

Claude Vermorel

Extrait du manuscrit « *ils m'ont confié leur destin* »

Lien internet <http://www.vermorelavocat.fr/>

LA MAISON SANS JOUETS

PLUS GLAUQUE ET SORDIDE EST DIFFICILE.

Je suis appelé pour une garde à vue qui, au fil des heures, prendra une tournure presque surréaliste.

Tout avait commencé par un signalement d'institutrice.

Deux enfants.

Deux petits corps qui ne grandissent pas comme les autres.

Trop maigres. Trop petits. Rachitiques.

Les enseignantes ont d'abord observé, puis questionné.

Elles ont insisté.

Quelque chose, chez ces enfants, ne relevait plus du simple retard de croissance.

Les services sociaux sont alertés.

Puis les policiers entrent dans la maison.

Ce qu'ils découvrent dépasse ce qu'ils imaginaient.

Il n'y a pas de jouets.

Aucun.

Pas de peluche. Pas de petite voiture. Pas de poupée. Pas de livres. Pas même ces objets insignifiants qui peuplent habituellement une chambre d'enfant.

Les murs sont recouverts d'excréments séchés.

Les enfants jouent avec leurs propres selles.

C'est leur distraction, leur univers et leur quotidien.

Il faut parfois exercer son métier longtemps pour parvenir à encaisser certaines scènes.

Celle-ci en fait partie.

Les deux adultes qui vivent dans cette maison sont eux-mêmes maigres, alcooliques et toxicomanes.

Leurs ressources sont dérisoires, le RSA constitue l'essentiel des revenus du foyer et il ne sert pas à nourrir les enfants.

Il sert principalement à acheter de l'alcool et des produits stupéfiants.

Pendant que les adultes consomment, les enfants dépérissent.

Ils sont sous-alimentés et leur croissance est profondément perturbée.

Leur développement porte les stigmates de privations qui ne sont pas seulement alimentaires.

Il manque quelque chose d'autre.

Quelque chose que l'on ne mesure pas avec une balance ou une toise.

Il manque l'attention, la tendresse, la présence et le regard d'un adulte qui s'intéresse à eux.

Le seul moment de l'année où ils connaissent quelque chose qui ressemble à une fête est leur anniversaire.

Ce jour-là, ils vont au fast-food du coin.

Une fois par an.

C'est leur fête.

Le contraste est presque obscène.

Et pourtant, parmi tout ce que les policiers découvrent ce jour-là, une chose va particulièrement marquer l'officier de police judiciaire.

Ce n'est pas seulement la saleté.

Ce n'est pas seulement la faim.

Ce n'est même pas l'alcool ou la drogue.

C'est l'absence de jouets.

Parce qu'un jouet, ce n'est pas seulement un objet.

Pour un enfant, c'est un monde.

C'est une voiture qui devient une fusée.

Une poupée qui devient une petite sœur.

Quelques cubes qui deviennent une maison.

Un bout de plastique qui permet encore de croire que l'on peut inventer quelque chose de différent de ce que l'on subit.

Ici, même cela leur avait été retiré.

Ces enfants n'étaient pas simplement mal nourris.

Ils étaient abandonnés, matériellement, physiquement, et surtout affectivement.

Les parents sont déférés au parquet en vue de leur comparution devant le tribunal correctionnel.

Lorsque je prends connaissance de l'ensemble des faits, je ressens d'abord de l'écœurement, puis de l'indignation.

Et enfin, plus tard, quelque chose de différent, le besoin de comprendre.

Non pas pour excuser.

Comprendre comment on peut tomber si bas.

Comment une maison peut devenir un lieu où des enfants cessent progressivement d'être considérés comme des enfants.

Comment des adultes peuvent être tellement absorbés par leurs propres addictions, leur propre misère, leur propre naufrage, qu'ils ne voient même plus deux petits êtres humains dépérir sous leurs yeux.

On pense parfois que la misère a un visage, qu'elle se voit, qu'elle se reconnaît.

C'est évidemment inexact

Elle peut habiter une maison ordinaire, une rue ordinaire, une localité ordinaire.

Et derrière une porte fermée, deux enfants peuvent vivre dans un monde que personne ne soupçonne.

Nul besoin, finalement, de relire *Les Misérables* de Victor Hugo ou les romans de Charles Dickens.

La misère n'est pas toujours une histoire ancienne, elle peut être contemporaine ,elle peut être juste derrière nous.

Et parfois, le plus terrible n'est pas ce que l'on découvre.

C'est de réaliser que pendant tout ce temps, **personne ne savait.**

Ou peut-être que personne ne voulait savoir ?